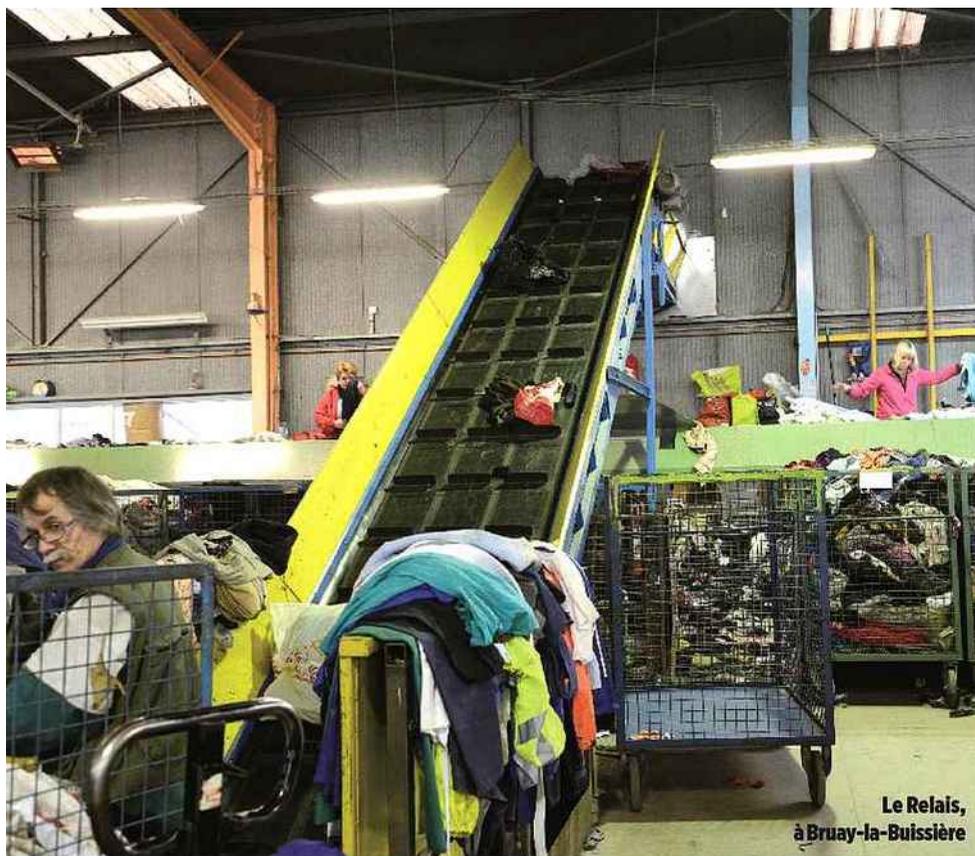


ILS TRANSFORMENT NOS VIEUX JEANS EN... ISOLANTS

## La course du **Relais**

Cette Scop, qui crée des emplois en recyclant nos textiles usagés, cherche des capitaux pour se développer... Et résister à la concurrence du privé sur ce secteur, devenu un vrai business



Les vêtements volent. Les ouvrières les extirpent des tapis roulants, où ils sont charriés en masse, et les expédient dans de grands bacs. Manteaux, pantalons, pulls, layettes... Tout est trié par catégories. Et à toute vitesse. Partout, des monticules bariolés de textiles usagés. C'est là, dans d'immenses hangars comme celui-ci, qu'atterrissent les surplus de nos placards, garde-robes ou armoires à linge. Pour être reconvertis en fripes, chiffons... ou même en isolants pour le bâtiment (voir encadré p. 59). Nous sommes dans le Nord, à Bruay-la-Buissière, ZAL (zone d'activités légères) du

### QUOI DONNER ?

**Proscrire les vêtements souillés, humides ou ayant servi à des travaux de ménage ou de bricolage, et bien sûr les déchets. Tout le reste fera le bonheur du Relais. Chaussures (liées par paires), sacs, vêtements, linge de maison. L'ensemble bien ficelé, dans un sac de 50 litres maximum.**

Possible – adresse prédestinée –, maison mère et berceau du Relais. Créé en 1984, dans l'orbite du mouvement Emmaüs, pour offrir un emploi pérenne à des personnes en marge de la société, ce réseau est devenu le leader français de la collecte et de la valorisation textile. Il détient plus de 60% de ce marché, gère 14 centres de tri, emploie 2100 salariés (dont 1700 en France) et réalise 66 millions de chiffre d'affaires dans cette seule activité. C'est l'une des plus grosses sociétés coopératives et participatives (Scop) de France et un modèle réussi d'insertion par l'économie. Si tout va bien, d'ici à 2015, le Relais aura même

doublé de taille. C'est en tout cas l'ambition de son fondateur, Pierre Duponchel, qui anticipe un doublement du marché dans un contexte concurrentiel de plus en plus débridé.

Le monde des chiffonniers est devenu un univers impitoyable. Issus pour la plupart du monde caritatif, les traditionnels collecteurs de vêtements usés ont vu débouler de grands groupes privés français (Veolia, Sita...) et étrangers (l'allemand Soex, notamment). Tous attirés par le potentiel encore inexploité de nos poubelles: 11 kilos par an et par habitant de vêtements, chaussures ou draps sont jetés aux ordures, quand la moitié au moins pourraient être réutilisés. Comparée à ses voisins belges et plus encore allemands, la France est à la traîne. C'est à peine si, dans l'Hexagone, on traite 20% de nos textiles usagés, alors qu'outre-Rhin c'est 65%.

L'écart va se réduire. Tout y concourt. D'abord, jamais nos dépouilles vestimentaires n'ont eu autant de prix: non triées, elles valent 400 euros la tonne! En outre, et sur l'insistance de Pierre Duponchel, les opérateurs agréés sont désormais mieux soutenus dans leurs efforts. Ils reçoivent 69 euros par tonne triée. Cette somme est prélevée sur les fabricants de textile, au prorata des pièces neuves mises sur le marché. C'est leur contribution au coût du retraitement de leurs déchets. La mesure fut appelée «taxe Emmaüs» car elle visait à l'origine à soutenir les entreprises d'insertion. Mais elle s'applique à tous, y compris à ceux qui vont trier à l'étranger le textile ramassé en France. Dans le cas du géant allemand Soex, il s'agit de nourrir son usine ultra-automatisée outre-Rhin. D'autres préfèrent les bas salaires de Pologne ou de Tunisie. Ainsi la fripe n'échappe-t-elle pas aux délocalisations. Au grand dam du Relais, dont les centres de tri sont, eux, au plus près de la collecte.

A marché en croissance, concurrence exacerbée. Actuellement, les Français achètent 700 000 tonnes de vêtements, linge et chaussures neufs par an. Or 160 000 tonnes seulement de nos textiles usagés sont collectés. Du coup, chaque jour apparaît au coin d'une rue ou sur le parking d'un hypermarché un nouveau conteneur, sorte de grosse boîte à linge. Le Relais



**PIERRE  
DUPONCHEL**

Cet ingénieur diplômé de l'Institut catholique d'Arts et Métiers, 60 ans, a démarré sa carrière dans le privé, comme responsable de fabrication chez Roquette à Cambrai. Il en démissionne en 1982 pour participer à la création, au sein d'Emmaüs, d'un atelier destiné à intégrer des compagnons. En 1984, il fonde le Relais. Il gagne aujourd'hui 3000 euros par mois. Avec sa femme, il a élevé six enfants, tous adoptés.

en a déjà installé plus de 13000, ce qui dope le volume de collecte. De 1,9 kilo en moyenne par habitant et par an actuellement, on passe très vite à 7 kilos en multipliant les points de collecte, assure Pierre Duponchel. Les collectivités locales accompagnent le mouvement, le Grenelle de l'Environnement leur ayant fixé un taux de réduction des déchets (toutes catégories confondues) de 7% par an. « *Avec le textile, elles peuvent déjà remplir 25% de l'objectif.* »

Résultat, les opérateurs font tous la danse du ventre devant les maires, chacun se disputant le macadam, et pas toujours à la loyale. Conteneurs sauvages ou bien estampillés indûment du sigle d'une association caritative sont légion. Incapables de résister face à cette nouvelle concurrence, « *certaines entreprises d'insertion ont disparu du marché* », explique Pierre Duponchel. Le Relais n'a pas de souci à se faire pour le moment. Son avance, ses trente ans d'expérience et son image sociale (« *Chaque centime généré est réinvesti à des fins de lutte contre l'exclusion* ») sont ses meilleurs atouts. Avec une croissance de 12% depuis cinq ans, l'entreprise est aussi la seule à tenir la filière par tous les bouts, de la collecte au recyclage ultime.

Il n'empêche. « *Jusqu'ici nous avons toujours cheminé en fonction de nos propres besoins. Mais cette fois nous devons aller plus vite* », dit le patron des Relais. Créer davantage de sites de production, installer 15 tapis (de tri) supplémentaires, doubler les effectifs: le tout pour un coût estimé à... 100 millions d'euros sur cinq ans. Oui mais voilà, le niveau des fonds propres d'une Scop comme celle-ci ne suffit pas à rassurer totalement les banquiers. C'est le but du fonds de dotation en cours de création. Détaché par GDF Suez dans le cadre d'un mécénat de compétences, Bertrand Wiedemann-Goiran s'en est allé tirer les sonnettes. Financiers, riches mécènes ou responsables de groupes textiles ou de distribution sont sollicités pour donner de l'argent, voire s'impliquer davantage sous forme de conseils, d'audits de boutiques, de partenariats... L'action continue du Relais en faveur des personnes défavorisées est forcément une cause valorisante.

**NICOLE PÉNICAUT**

# Dans les salles de tri

« La mise en ligne sur eBay, mine de rien, c'est deux emplois », dit-on au centre de tri de Bruay. Il arrive en effet que, dans le lot de chaussures, on trouve une pépite – une paire de Louboutin par exemple. Celle-ci sera aussitôt photographiée et mise en vente sur le célèbre site internet. Ici, on cherche à valoriser le plus possible chaque pièce de cuir, chaque morceau de tissu. Tout l'art consiste à réduire à la portion congrue le rebut destiné à la déchetterie (10% du volume au Relais). Et il faut avoir l'œil pour repérer dans les montagnes de vêtements que les « craqueurs » déversent sur les tables, ceux qui pourront être réemployés. La « crème » (6%, mais 45% du chiffre d'affaires) est destinée aux Ding Fring, les 70 boutiques du Relais Plus imposantes sont les expéditions à l'export (49% du volume). Du sol au plafond, dans le hangar voisin, des paquets multicolores, ficelés comme des paupiettes, sont ainsi revendus à des soldeurs dans les pays de l'Est ou du Sud. Des ballots de vêtements ou des chaussures, certes pas toujours à la dernière mode, mais en bon état. Souvent triés par types: joggings, pantalons, etc., en fonction des commandes. Une autre partie est expédiée en vrac, notamment en Afrique, où le Relais a ses propres antennes. Triés sur place, ils créeront des emplois, contribuant même à des projets de développement. « Nous sommes ainsi devenus le premier apiculteur au Burkina Faso et le premier riziculteur à Madagascar », raconte Pierre Duponchel. Loin des tapis qui charrient les flots de vêtements, Christel, dont la tête émerge à peine de grands bacs grillagés remplis de tissus blancs, travaille le chiffon. Très apprécié

des garagistes et autres peintres, c'est 10% de l'activité du Relais. Une grande affiche de Johnny Hallyday dans son dos, la photo de ses enfants collée sur sa machine, cette quadragénaire blonde aux yeux bleus maquillés coupe des rectangles de coton, dont elle a au préalable ôté toutes les aspérités (boutons, fermetures Eclair...): 250 kilos par jour pour le blanc, 300 pour la couleur. Entreprise d'insertion, le Relais est soumis à des impératifs de productivité. A Bruay, à force d'ancienneté, les salariés ont de l'expérience et beaucoup de doigté. C'est moins évident avec les nouvelles recrues. « On est les seuls à recruter à des niveaux de qualification aussi bas », dit Pierre Duponchel.

La qualité des textiles récupérés s'amenuise d'année en année. En cause? Les importations, en provenance de pays émergents, de vêtements ou chaussures bon marché. Trouver des débouchés appropriés est donc l'obsession des opérateurs de tri. Il faut quitter Bruay, direction Billy-Berclau, pour découvrir le dernier bébé du Relais. Une usine fraîchement inaugurée. Des tuyaux et de grosses machines d'où coule une nappe moelleuse gris-bleu. C'est de l'isolant pour le bâtiment, fabriqué à partir de jeans préalablement effilochés. C'est le Métisse, fierté de Lucie Contet, jolie jeune femme brune, piercing et jupe courte, la responsable du site. « On a aussi développé des produits pour l'acoustique des baffles. Chanvre, coton... on peut tout travailler. On a été les premiers à adapter le non-tissé au bâtiment. » Depuis, et comme sur beaucoup de choses, ils ont été imités par des fabricants privés. N.P.

